

Voix solitaires, mémoire collective

Dialectique de la conscience et de la parole dans les littératures africaines contemporaines (2018-2024)

Solitary Voices, Collective Memory

Dialectics of Consciousness and Speech in Contemporary African Literature (2018-2024)

Sarah SLIMANI

Auteur correspondant, laboratoire TECHLANG, Université de Boumerdès (Algérie), s.slimani@univ-boumerdes.dz

Riadh GHESSIL

Laboratoire TECHLANG, Université de Boumerdès (Algérie), r.ghessil@univ-boumerdes.dz

Soumission : 16.04.2025 – Acceptation : 23.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — Cette étude examine la dialectique entre voix individuelles et mémoire collective dans les littératures africaines contemporaines (2018-2024) à travers les œuvres de *Sarr*, *Diop*, *Waberi*, *Monénembo*, *Lewat* et d'autres auteurs. En analysant les stratégies narratives de réappropriation de l'oralité, la réinvention de la figure du griot, et les processus de décolonisation intellectuelle, l'article met en lumière l'émergence d'une « *écologie littéraire africaine* » qui permet aux écrivains de réconcilier leur conscience individuelle avec l'héritage collectif.

Mots-clés : *littérature africaine contemporaine, oralité, décolonisation intellectuelle, écologie littéraire, mémoire collective.*

Abstract — This study examines the dialectic between individual voices and collective memory in contemporary African literature (2018-2024) through the works of *Sarr*, *Diop*, *Waberi*, *Monénembo*, *Lewat*, and other authors. By analyzing narrative strategies of reappropriating orality, reinventing the figure of the griot, and engaging in processes of intellectual decolonization, the article highlights the emergence of an “*African literary ecology*” that enables writers to reconcile their individual consciousness with collective heritage.

Keywords: *Contemporary African Literature, Orality, Intellectual Decolonization, Literary Ecology, Collective Memory.*

« Nos voix singulières sont des carrefours où se rencontrent les souffles du passé, les murmures du présent et les promesses de l'avenir. Dans ce dialogue entre solitude créatrice et conscience partagée se réinvente perpétuellement l'âme africaine » (Véronique Tadjou, *En compagnie des hommes*, 2017).

Introduction

La littérature africaine contemporaine semble se positionner au cœur d'une intersection complexe, subissant des tensions multidimensionnelles ; entre les consciences individuelles des écrivains, les mémoires collectives que ces derniers portent comme une croix, les exigences de la modernité et l'appel de l'authenticité ; les auteurs se retrouvent souvent dans une situation inconfortable. Ce contexte particulier de création et de production nous amène à interroger la posture de l'écrivain africain, le rapport qu'il entretient avec la communauté de laquelle il est issu, et sa solitude créatrice. Achille Mbembe souligne dans cette optique :

« L'écrivain africain contemporain n'écrit plus seulement depuis l'espace périphérique de la marginalité coloniale, mais depuis la centralité d'une expérience singulière du monde qui dialogue de plein droit avec toutes les autres » (Mbembe, 2020, p. 27).

Cette position particulière marque un renouveau important dans le rapport de l'écrivain africain au monde, à la conscience, à la parole et à l'histoire. En effet, l'écrivain africain a été pendant longtemps cantonné dans une position de marginalité, son écriture a souvent été considérée par la critique comme étant inférieure ou particulièrement réactionnaire s'adressant exclusivement au centre que représentait l'Occident. En outre, cette marginalisation ne fut pas uniquement considérée comme périphérique dans une perspective critique, mais aussi symbolique et épistémologique.

Mbembe affirme justement que les écrivains africains contemporains se sont déplacés de la position de marginalité à une position plus libre, plus au monde. Ce déplacement crucial marque un tournant important dans la littérature africaine contemporaine, puisque l'écrivain semble « porteur » de sa propre expérience, sans recourir à une justification quelconque vis-à-vis de l'extérieur. Les préoccupations actuelles des écrivains se sont tournées vers la parole héritée et l'écriture.

Dans son essai sur l'oralité, le critique et poète sénégalais Amadou Lamine Sall affirmait que :

« L'écrivain africain reste suspendu entre deux mondes : celui de la parole vive qu'il a connue enfant et celui de l'écriture silencieuse qu'il pratique comme artiste » (Sall, 2018, 42).

En dépit d'une constante évolution des modalités d'expression, la littérature africaine demeure tiraillée par cette tension qui semble lui être intrinsèque. En outre, la période qui s'étale de 2018 à 2024, dans le champ littéraire africain marque une période particulièrement féconde avec l'émergence d'œuvres majeures qui s'inscrivent dans un renouveau total

appelant activement à repenser radicalement les rapports des écrivains au monde, à la communauté et à la mémoire, mais aussi la tension entre la conscience individuelle et la mémoire collective.

À cet effet, nous nous posons la question suivante :

— **comment la littérature africaine contemporaine réconcilie-t-elle la conscience individuelle de l'écrivain avec l'héritage de la parole collective ?**

Cette question centrale oriente notre réflexion sur un corpus d'œuvres récentes qui illustrent les tendances actuelles de cette littérature : *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr (2021), *Les aquatiques* de Osvalde Lewat (2021), *L'enfant de poussière* de Yacouba Sawadogo (2020), *La patience des traces* de Sylvie Le Moël (2022), *Mille vérités en une nuit* de Boubacar Boris Diop (2022), *Le cimetière des bateaux sans nom* de Abdourahman A. Waberi (2019) et *Le terroriste noir* de Tierno Monénembo (2018).

Nous avons opté sciemment dans le cadre de cet article pour des romans récents, centrés sur la période (2018-2024), car ils nous permettent de cerner, puis d'analyser les manifestations les plus actuelles de cette dialectique entre la conscience individuelle et la mémoire collective chez les écrivains africains de l'extrême contemporain. Nous avons voulu interroger les différents positionnements d'écrivains reconnus et qui jouissent d'une notoriété certaine (*Diop, Waberi, Monénembo*) et des voix plus récentes et donc plus timides (*Sarr, Lewat*).

Cette variété d'auteurs nous permettrait d'avoir un large panorama mettant en scène les dynamiques de création actuelle. Notre hypothèse de départ est que ces œuvres témoignent d'un renouveau et une évolution significative dans le positionnement des écrivains africains vis-à-vis de leur double héritage, l'oralité transmise par les générations antérieures et l'écriture préconisée par la modernité. Nous suggérons que cette littérature de l'extrême contemporain présente de nouvelles stratégies que nous avons nommées « *écologie littéraire africaine* » qui garantit une cohabitation saine entre différentes contradictions.

Afin de questionner la validité de ces hypothèses, cette étude se propose d'examiner d'abord les stratégies narratives développées par ces écrivains pour mettre en récit le legs ancestral de l'oralité et de ressusciter la parole héritée à travers une écriture contemporaine. Nous tenterons ensuite d'analyser les processus de décolonisation intellectuelle traduits dans les textes étudiés, ce qui contribue à la reconfiguration des consciences. Nous tâcherons enfin de mettre en exergue le concept d'écologie littéraire africaine pour renvoyer à un équilibre subtil entre traditions et modernité, entre conscience individuelle et mémoire collective.

1. La résurrection de la parole ancestrale dans l'écrit contemporain

Dans cette partie de notre travail, nous analyserons les différentes stratégies mobilisées pour permettre la résurrection de la parole ancestrale et la réactivation des traditions orales dans une écriture hybride qui transcende les frontières traditionnelles entre l'oral et l'écrit.

1.1. Les stratégies narratives de réappropriation de l'oralité

À la lecture des œuvres choisies dans le cadre de notre recherche, nous avons constaté que ces écrivains ne se contentent pas de faire référence à l'oralité, mais la réinventent par le biais de stratégies narratives novatrices. Dépassement considérablement la simple nostalgie, les écrivains africains se réapproprient l'héritage oral pour produire une esthétique hybride à travers laquelle l'oralité devient une dynamique de production. Comme l'exprime Felwine Sarr :

« Il ne s'agit pas d'un retour au passé, mais d'un détour par lui pour inventer le futur » (2019, p. 103).

La forte présence de l'intertextualité avec les contes traditionnels africains est la première de ces stratégies développées par les écrivains étudiés. Ainsi, dans *Mille vérités en une nuit*, Boubacar Boris Diop réinvente le conte africain en conservant ses fonctionnalités initiales ; la transmission d'une morale, l'éloge de la sagesse populaire, l'interrogation des paradoxes et des contradictions. Le personnage principal, un conteur moderne, Souleymane Niang, profite d'une nuit blanche pour mettre en récit un conte enchevêtré aux histoires qui racontent « *des vérités partielles* » de l'histoire de l'Afrique. Dans cette optique, Diop affirme :

« Il me faut mille contes pour dire une seule vérité, car la vérité est comme l'eau : elle prend la forme du récipient qui la contient. Et notre histoire a été versée dans tant de récipients différents qu'elle s'est fractionnée en mille ruisseaux narratifs » (Diop, 2022, p. 89).

Réinvestissant la métaphore de l'eau, extrêmement présente dans les contes africains, l'écrivain interroge la nature même de la vérité historique. Diop ici, ne se contente pas d'imiter la structure traditionnelle des contes ni d'y faire référence, mais exploite leur élasticité pour interroger des vérités contemporaines.

Par ailleurs, la polyphonie constitue également une stratégie privilégiée pour la réappropriation de l'héritage ancestral africain. Mohamed Mbougar Sarr, dans *La plus secrète mémoire des hommes*, construit un récit qui s'articule autour de plusieurs instances narratives, faisant ainsi écho à la palabre africaine traditionnelle. Structuré sous forme de chorale, le roman primé par le Goncourt investit un large dialogue de voix de personnages venant de différentes époques et de différents continents, toutes mobilisées pour une quête particulière ; la recherche d'un manuscrit mystérieux. Cette structure narrative reprend la structure traditionnelle de la transmission orale.

Comme l'analyse Felwine Sarr :

« La polyphonie chez Mbougar Sarr n'est pas un simple effet stylistique, mais l'expression littéraire d'une épistémologie africaine fondée sur la production dialogique du savoir. Le sens n'y préexiste pas au dialogue, il en émerge » (2023, p. 78).

Cette idée est d'autant plus pertinente concernant le protagoniste Diégane Latyr Faye, lorsqu'il découvre que le manuscrit est loin d'être le fruit des efforts d'une seule personne, mais d'un ensemble de voix et de différentes influences. Le romancier décrit justement :

« Le livre était fait de tant de voix qu'aucune n'en revendiquait la paternité exclusive ; il était le livre de tous, et de personne en particulier » (Sarr, 2021, p. 342).

Conçu comme palimpsestes collectif, le texte reproduit la tradition orale africaine et la prolonge, tout en l'adaptant aux exigences de la littérature écrite.

Nous retrouvons également un autre élément que nous considérons comme une troisième stratégie narrative de réappropriation de la tradition orale africaine : *l'insertion de proverbes et les expressions consacrées*. Yacouba Sawadogo, dans *L'enfant de poussière*, par exemple parseme son récit d'un nombre de proverbes mossis qui déterminent la progression narrative du récit.

Loin d'être de simples ornements à tendance exotique, ces proverbes sont surtout une manifestation textuelle de la réinvention de la tradition locale africaine. Ainsi, le proverbe « *la poussière retourne toujours à la poussière, mais entre les deux, elle a été homme* » (Sawadogo, 2020, p. 17), retrace le parcours de Hamidou, le protagoniste, depuis son enfance difficile à son retour au village natal. Ces proverbes résument, en quelques mots, une vision du monde spécifique propre à la communauté à laquelle appartient le personnage. Comme l'explique Kofi Anyidoho :

« Le proverbe africain est une forme de connaissance qui comprime l'expérience collective en une formule mémorisable, mais dont le déploiement requiert toute une narration » (2020, p. 43).

1.2. La figure du griot réinventée

Au-delà des stratégies narratives mobilisées, c'est la posture même de l'écrivain qui a évolué dans la littérature africaine de l'extrême contemporain. En effet, à travers une réactualisation de la figure traditionnelle du griot, c'est la figure de l'écrivain qui a été réinventée, en prenant en compte les enjeux de l'écriture. L'écrivain devient alors « *le gardien de la mémoire collective* », en prenant en charge sa responsabilité de transmission, mais tout en gardant sa liberté créatrice.

Cette évolution est considérablement visible chez Mohamed Mbougar Sarr et Boubacar Boris Diop. Dans *La plus secrète mémoire des hommes*, le protagoniste représente cette position ambivalente, oscillant entre son devoir de la transmission de l'héritage ancestral (son nom de famille renvoie justement aux grandes familles de griots au Sénégal), et son statut d'intellectuel moderne et libre. Dans ce récit, la quête du manuscrit est une métaphore de la recherche d'un équilibre complexe et élaboré entre les différentes dimensions de conscience. Comme le démontre l'extrait suivant :

« Je n'étais ni vraiment un griot, ni simplement un écrivain ; j'étais quelque chose entre les deux, un être hybride chargé de faire dialoguer les morts et les vivants, les anciens et les modernes, les histoires orales et les textes écrits » (Sarr, 2021, p. 215).

Cette hybridité négociée se retrouve également chez les personnages de notamment dans *Mille vérités en une nuit*. Son protagoniste Souleymane en se présentant comme un « *djèlékat moderne* » (Diop, 2022, p. 37), utilisait ce terme Wolof, qui renvoyait traditionnellement au griot, pour indiquer son métier de journaliste ; une manifestation d'appropriation du legs traditionnel.

Dans cette optique, nous comprenons que l'écrivain africain occupe une position médiatrice entre le monde traditionnel et son héritage et le monde moderne et ses exigences. Abdourahman A. Waberi illustre cette fonction de médiation dans *Le cimetière des bateaux sans nom*, par le biais du narrateur qui se présente comme un « passeur de mémoires » (Waberi, 2019, p. 73). En inscrivant l'histoire de son roman dans la dynamique universelle des déplacements, il retrace l'histoire tragique des émigrations clandestines africaines vers les pays européens. Waberi écrit :

« Je suis celui qui se tient à la jonction des chemins, là où se croisent les routes du présent et les pistes du passé. Je ne suis ni tout à fait d'hier ni entièrement d'aujourd'hui, mais dans cet entre-deux inconfortable, j'ai trouvé ma voix » (2019, p. 124).

Cette ambivalence n'est pas vécue comme un manque ou un handicap, mais plutôt comme une richesse, une lucidité qui permet d'appréhender les multiples dimensions de la réalité. Elle définit ce que Souleymane Bachir Diagne appelle « *l'écrivain -traducteur* », celui qui « *rend audibles les voix du passé dans la cacophonie du présent* » (Diagne, 2022, p. 56).

Cette oscillation n'est pas sans contradictions, elle implique indéniablement un paradoxe fondamental : celui de la solitude de l'écrivain africain face à la voix collective. En dépit du fait qu'il écrit seul, dans un acte créateur profondément individuel, il fait écho à une parole collective. Cette tension est considérable sensible chez Tierno Monénembo. Dans *Le terroiriste noir*, il fait dire à son narrateur :

« Écrire, pour moi, c'est accepter cette solitude paradoxale : plus je m'isole pour écrire, plus je me connecte aux voix qui m'habitent, ces voix qui ne sont pas seulement miennes, mais celles de tous ceux qui m'ont précédé » (Monénembo, 2018, p. 142).

Cette conception de l'écriture comme solitude rappelle la définition que donnait Amadou Hampâté Bâ du griot comme « *homme-mémoire* ».

2. Le procès de la conscience : décolonisation intellectuelle et mentalités

Dans cette partie de l'article, nous examinerons les différents processus de décolonisation intellectuelle mis en œuvre par les écrivains africains contemporains. En interrogeant les héritages inconscients et symboliques, ils mettent à nu des manifestations d'aliénation, dans leurs sociétés, tout en suggérant de repenser l'identité, l'histoire et la conscience entre autres.

2.1. Le dépassement de l'aliénation culturelle

Comme avancé précédemment, les œuvres qui constituent notre corpus de recherche ne se contentent pas de reprendre les figures de la tradition orale africaine, elles mobilisent leurs univers narratifs dans un véritable procès de la conscience, interrogeant rigoureusement les héritages coloniaux et postcoloniaux, qui continuent parfois à façonner les mentalités africaines. Ce processus de décolonisation intellectuelle consiste d'abord à mettre en place un discours de déconstruction critique. Dans *Le cimetière des bateaux sans nom*, Waberi écrit :

« L'Afrique n'a pas été découverte ; elle a été recouverte. Recouverte de discours, de fantasmes, de théories qui ont fini par la rendre méconnaissable à ses propres habitants. Notre première tâche d'écrivains est donc de gratter cette couche sédimentée de représentations pour retrouver un visage familier » (2019, p. 87).

Cet extrait présente parfaitement la fonction complexe et compliquée de l'écrivain africain contemporain, car en plus de son devoir de transmission, il doit également déblayer les strates transgénérationnelles qui recouvrent le continent et son histoire. Cette déconstruction investit particulièrement la structure mentale spécifique des sociétés africaines.

Les écrivains africains contemporains interrogent sans complaisance les structures de pensées héritées tantôt par la pensée traditionnelle locale, tantôt par la colonisation. Osvalde Lewat, dans *Les aquatiques*, analyse les différents mécanismes de soumission à l'auto-rité manifestés dans les sociétés postcoloniales. Psychologue, l'antagoniste du roman, fait remarquer :

« Nous avons intériorisé deux systèmes de domination contradictoires : la hiérarchie traditionnelle, avec son respect quasi mystique pour les aînés et les puissants, et la hiérarchie coloniale, avec sa valorisation de tout ce qui vient d'ailleurs. De cette contradiction naît une conscience fragmentée, incapable de se penser comme pleinement souveraine » (Lewat, 2021, p. 163).

S'inspirant des idées théorisées par Frantz Fanon concernant l'aliénation psychique des communautés colonisées, Lewat affirme que ces mêmes mécanismes persistent dans les contextes décolonisés.

2.2. L'écrivain africain face à sa solitude : écriture comme résistance et résilience

Ce processus de désaliénation intellectuelle impliquerait un état particulier de solitude chez les écrivains africains. En effet, ils se positionnent à l'intersection d'éléments multidimensionnels : les différentes traditions africaines ; les différentes langues, les différentes exigences et attentes. Cette position, fortement inconfortable, ne provoque pas uniquement une solitude existentielle, mais aussi politique et intellectuelle. Osvalde Lewat interroge cette dimension politique de la solitude créatrice dans *Les aquatiques*. Le protagoniste du roman, femme intellectuelle et iconoclaste, incarne une posture de résistance :

« Il y a une forme de solitude qui n'est pas un manque, mais un excès – un trop-plein de conscience qui vous sépare des autres non par défaut, mais par surcroît de lucidité. C'est la solitude du veilleur, de celui qui refuse de détourner le regard quand tous préfèrent ne pas voir » (Lewat, 2021, p. 205).

Ainsi, dans un contexte où règne l'aveuglement collectif, la solitude lucide acquiert le statut de résistance, une conscience critique qui permet de prendre suffisamment de distance vis-à-vis des dogmes établis. Sylvie Le Moël, dans *La patience des traces*, met en scène un personnage d'archiviste franco-sénégalais qui vit entre Paris et Dakar, oscillant entre mémoire familiale et histoire collective. Elle écrit :

« Les frontières de ma conscience sont aussi poreuses que celles de mon identité. Je suis constituée de voix multiples qui dialoguent en moi sans jamais parvenir à une

synthèse définitive. Cette polyphonie intérieure n'est pas une cacophonie ; c'est une orchestration complexe des différentes parts de moi-même » (Le Moël, 2022, p. 147).

Cette porosité des frontières entre conscience individuelle et mémoires collectives ne semble pas être une faiblesse, mais une capacité singulière à habiter simultanément plusieurs univers, plusieurs dimensions.

3. Vers une écologie littéraire africaine : entre littératurophilie et reconnaissance de la parole fondatrice

Dans cette partie de l'article, nous tâcherons d'interroger une écologie littéraire africaine, un équilibre entre l'amour de la littérature écrite moderne, et la réhabilitation de la tradition orale ; héritage fondamental.

3.1. La création d'une nouvelle conscience littéraire décolonisée

La tension qui s'installe chez les écrivains africains contemporains est indéniable, ils doivent réussir à équilibrer entre conscience individuelle et mémoire collective. Cette oscillation entre l'oral et l'écrit aboutit dans leurs œuvres à ce que nous avons appelé « une écologie littéraire africaine », une approche qui appréhende le texte littéraire comme un écosystème complexe dans lequel différentes traditions, différentes exigences, différentes attentes arrivent à cohabiter.

Cette écologie se manifeste par des formes d'expression qui se caractérisent essentiellement par l'hybridité. En effet, l'analyse des œuvres de notre corpus révèle que l'hybridité n'est pas seulement un effet de style, mais surtout un principe organisateur : elle se manifeste à plusieurs niveaux ; linguistique en intégrant des expressions africaines, des traductions littérales et des renvois dans des textes écrits en français, générique en mettant à contribution plusieurs formes inspirées de la tradition littéraire orale africaine et l'écriture moderne, et épistémologique avec la cohabitation de plusieurs systèmes de connaissances.

Mohamed Mbougar Sarr illustre parfaitement cette approche dans *La plus secrète mémoire des hommes*. Ce roman intègre effectivement des passages écrits en Wolof, des renvois intertextuels et métatextuels, des références simultanées à la littérature mondiale qu'à l'héritage oral africain. Cette hybridité n'est pas anodine, elle incarne la complexité de l'expérience africaine contemporaine. Comme l'analyse Souleymane Bachir Diagne :

« Chez Mbougar Sarr, l'hybridité formelle n'est pas un simple jeu littéraire, mais l'expression d'une nécessité épistémologique : seule une forme hybride peut rendre compte d'une réalité elle-même hybride, d'une conscience formée à l'intersection de multiples influences » (Diagne, 2023, p. 103).

Cette hybridité est un processus de transcendance de la pensée binaire héritée de la pensée coloniale, un refus catégorique des dichotomies simplistes qui ont été véhiculées via le discours critique de la littérature africaine : *modernité/tradition, oralité/écriture*, etc.

3.2. Réhabiliter sans idéaliser : les ambivalences fécondes

L'écologie littéraire que nous avons pu relever lors de l'analyse des romans de notre corpus est caractérisée par une approche profondément nuancée quant à l'héritage : *il s'agit pour les écrivains africains contemporains de réhabiliter leurs legs sans tomber dans la complaisance et l'idéalisation*. Ces mêmes écrivains reconnaissent les valeurs des traditions ancestrales sans pour autant les sacraliser. Toutefois, ce positionnement implique un face-à-face douloureux avec le passé. Ainsi, *Le terroriste noir* de Monénembo interroge la question épineuse des tirailleurs africains dans les guerres européennes et leur contribution souvent méconnue. Le romancier ne se contente pas de relever l'ingratitude historique des autorités françaises, mais tente également de comprendre les différentes motivations de ces hommes qui ont participé activement à une guerre qui n'était pas la leur.

« Nos héros ne sont pas des saints, et c'est précisément ce qui les rend humains. Addi Bâ n'a pas choisi de se battre pour la France par pur idéalisme, mais par un mélange complexe de circonstances, d'ambitions personnelles et de convictions. Reconnaître cette complexité ne diminue en rien la grandeur de son sacrifice » (Monénembo, 2018, p. 217).

Cette approche garantit une lucidité particulière, et s'éloigne considérablement de la victimisation et de la sacralisation gratuite. C'est dans la même veine que l'œuvre d'Abdou-rahman A. Waberi interroge les rapports complexes entre l'Afrique et son histoire. Dans *Aux États-Unis d'Afrique*, il imagine un univers narratif particulièrement surprenant en inversant la donne historique, imaginant un continent africain, puissant et uni, par une histoire commune qui lui permet de transcender les méandres d'une mémoire collective blessée.

Cette inversion de la situation est d'autant plus intéressante qu'elle implique un questionnement profond sur les rapports Nord/Sud. Waberi affirme que

« la mémoire n'est fertile que lorsqu'elle devient créatrice et non quand elle s'enferme dans la répétition des traumatismes » (2019, p. 76).

Cette confrontation avec le passé est une manière singulière de se réapproprier les legs symboliques traditionnels sans les glorifier. C'est dans ce sens que nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'une réinvention de l'héritage, et non seulement une réactualisation classique.

Conclusion

Au terme de notre analyse de la dialectique entre la conscience individuelle des écrivains et les mémoires collectives, nous pouvons avancer que la littérature africaine de l'extrême contemporain de la période (2018-2024) a réussi le défi d'établir une nouvelle écologie littéraire qui permet de réaliser un équilibre entre les différents héritages et les exigences de la modernité. Sans tomber dans les pièges des postures défensives, souvent adoptées par les écrivains africains des premières générations, les écrivains contemporains développent un système équilibré où cohabitent harmonieusement les différentes dimensions de l'existence et de la connaissance.

Cette écologie littéraire se manifeste par diverses stratégies ; autant narratives que génériques. Ainsi, une hybridité systématique s'installe dans ses œuvres littéraires et crée un

univers particulier qui réinvente les formes traditionnelles et restructure les récits. L'écrivain africain se retrouve ainsi dans une position de solitude, existentielle, politique et épistémologique, mais une solitude lucide qui lui permet d'appréhender le monde et la littérature d'un regard novateur.

La littérature africaine contemporaine, dans sa richesse et sa complexité, nous invite généreusement à repenser les rapports entre singularité et collectivité, conscience et mémoire, transmission et innovation.

Références

- ANYIDOH, K. (2020). *La parole en mouvement : Oralité et littérature contemporaine*. Présence Africaine.
- DIAGNE, S. B. (2022). *Philosopher en langues africaines*. Éditions Philippe Rey.
- (2023). La transcendance des formes chez Mohamed Mbougar Sarr. *Revue des sciences humaines*, n° 385, p. 89-107.
- DIOP, B. B. (2022). *Mille vérités en une nuit*. Philippe Rey.
- HAMPÂTÉ BÂ, A. (1972). *Aspects de la civilisation africaine*. Présence Africaine.
- LE MOËL, S. (2022). *La patience des traces*. Gallimard.
- LEWAT, O. (2021). *Les aquatiques*. Gallimard.
- MBEMBE, A. (2020). *Brutalisme*. La Découverte.
- MONÉNEMBO, T. (2018). *Le terroriste noir*. Seuil.
- SALL, A. L. (2018). *Oralité et création contemporaine*. L'Harmattan.
- SARR, F. (2019). *Afrotopia*. Philippe Rey.
- (2023). La polyphonie comme épistémologie africaine. *Études littéraires africaines*, n° 55, p. 72-85.
- SARR, M. M. (2021). *La plus secrète mémoire des hommes*. Philippe Rey.
- SAWADOGO, Y. (2020). *L'enfant de poussière*. Seuil.
- TADJO, V. (2017). *En compagnie des hommes*. Don Quichotte éditions.
- WABERI, A. A. (2006). *Aux États-Unis d'Afrique*. JC Lattès.
- (2019). *Le cimetière des bateaux sans nom*. JC Lattès.

Pour citer cet article

Sarah SLIMANI, Riadh GHESSIL, « Voix solitaires, mémoire collective : Dialectique de la conscience et de la parole dans les littératures africaines contemporaines (2018-2024) », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 271-280.